

La Résurrection d'un Laboratoire

En la première année de son âge — et le seul parmi la presse bouloonnaise — *Le Journal de Boulogne* s'est ému de l'abandon de la Station Zoologique du Petit-Port, victime de nos misères d'après-guerre, qui paraissait promise à une détérioration totale.

Le 16 Septembre 1922, on retraçait, ici, l'origine et le passé brillant de ce laboratoire maritime surgi au pied de notre falaise, vers 1900, et devenu par l'activité du Professeur Hallez un florissant foyer d'étude des aminaux marins.

Notre collaborateur écrivait : « Voilà ce que rappelle à l'émergence de la Digue Carnot, une inscription bientôt illisible sur une bâtisse délabrée, vouée désormais aux mauvais coups de vent qui l'emporteront quelque jour... »

Il nous a été révélé, depuis, que le jour même ou paraissait dans ces colonnes cet article à allure de notice nécrologique quelques-uns des maîtres de la Faculté des Sciences de Lille se trouvaient à Boulogne, venus estimer les dommages, l'approximation des réparations les plus indispensables, et envisager les conditions d'un nouveau fonctionnement, à marche ralentie, du pied-à-terre bouloonnaise de la Grande Université du Nord.

Dès l'été 1923, un commencement de vie animait déjà le local de la grande digue : quelques étudiants Lillois s'y groupaient sous la direction du Professeur Armand Dehorne. C'était une manière de campement, une installation de fortune (d'infortuné serait plus exact) assez semblable aux moins bons cantonnements de guerre à l'immédiat de l'arrière-front.

La maison était pauvre et mal close mais les microscopes étaient en batterie et, à quelques centaines de mètres des ébats balnéaires du Portel les occupants se courbaient sur l'énigme des organismes cependant que, du chantier tout proche, retentissaient, sans les troubler, les dures sonorités des marteaux démolisseurs de la Maison Hanse-Loniguez.

Au printemps dernier, toutes les corporations ont passé : peintres, vitriers, couvreurs.

Modestement recrépie, la Station offre aujourd'hui un confort sommaire et un minimum de commodité pour l'observation scientifique. Une dizaine de chercheurs y ont vécu d'austères vacances et, cette semaine, par une matinée de tempête hurlante, nous y rencontrons un physiologiste de la Faculté de Médecine d'Alger, curieux d'examiner les espèces un peu spéciales du port en eau profonde et « de faire » les grandes marées de fin octobre, au fort de l'Heurt.

Il nous est agréable de saluer la résurrection de ce laboratoire : il faisait partie du patrimoine intellectuel de notre région et son agonie était attristante.

Sans doute ses possibilités d'existence demeurent incertaines et, comme ses semblables, il n'échappe pas à l'angoisse des difficultés de trésorerie.

Aux vacances de 1920, le biologiste Georges Bohn, avait la déception de trouver, sans ses travailleurs, le si célèbre laboratoire de Concarneau et il exprimait dans le *Mercure de France* ses craintes d'une mort prochaine de la plupart des laboratoires éparpillés sur le littoral français :

« Hélas ! aujourd'hui le laboratoire de Concarneau est désert. Bien d'autres laboratoires maritimes sont abandonnés aussi, même par leurs directeurs. On ne peut plus guère travailler à Tatihou, petite île située en face de Saint-Vaast la Hongue, pourtant là Edmond Perrier et ses élèves ont fait de la bonne besogne... La station de Wimereux créée par Giard, et où se sont formés tant de biologistes est menacée de disparaître. Celle d'Arcachon végété. Une Commission de Savants éminents aurait décidé de supprimer tous les laboratoires, sauf deux ; les idées de centralisation napoléonienne sont de nouveau en faveur dans les hauts milieux universitaires.

De ce fait, les études zoologiques et éthologiques se trouvent menacées ; pour devenir biologiste il faut étudier les êtres vivants dans ses habitats les plus variés et non en deux points fixés un peu arbitrairement sur les côtes de France... »

Reconnaissons, donc, qu'en rendant la vitalité à une chose qui semblait morte, la Faculté des Sciences de Lille a bien mérité de Boulogne.

S'il nous était permis de formuler un souhait, nous demanderions qu'à cet effort Lillois, petite parcelle de la reconstruction d'après-guerre, réponde, du côté de Boulogne, un coup d'épaule efficace.

L'Université est toujours une grande dame, fière en sa pauvreté, malhabile à solliciter, qui prêche trop par l'exemple que les actes de l'esprit doivent dédaigner les locaux de misère et la pénurie d'argent.

N'appartiendrait-il pas à la Chambre de Commerce comme à la Municipalité d'apporter leur aide et leur appui à l'Université de Lille qui n'a pas voulu oublier la route de Boulogne et la Station de recherches de la Digue Carnot n'appelle-t-elle pas à elle la manne qui lui serait si bien-faisante de quelques « largesses mesurées », accordées par Boulogne.

Un Tel.